

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 29

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Alin, Mary
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191136>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nue à la mémoire à propos du cas suivant.

Mon ami Maurice est un vrai papillon. L'a-t-il été précédemment, le sera-t-il plus tard, encore une fois je ne veux pas trancher le cas systématiquement ; le fait est qu'il y a toute apparence, sinon pour le passé et pour l'avenir, du moins pour le présent.

C'est le garçon le plus rangé que je connaisse et bien des mères de famille s'estimeraient heureuses de l'avoir pour gendre, malgré les idées étranges que l'on se fait sur les rapports entre beaux-fils et belles-mères. Mais il a une particularité qui lui jouera certainement le tour, une belle fois, jusque et y compris le mariage : c'est ce que l'on pourrait appeler la manie des idées subites, maladie qui n'a pas encore été classée par la Faculté, à moins que ce ne soit la suggestion.

L'autre jour, c'était au Congrès des instituteurs de la Suisse romande, l'ami Maurice se vantait de pouvoir exécuter le lendemain un travail digne d'être publié dans un des organes les plus sérieux de la presse lausannoise. Un de ses interlocuteurs crut devoir lui contester absolument son dire et il est de fait que... que... qu'il avait de sérieuses raisons pour cela. Cependant, une dizaine d'heures plus tard, le *parieur* se tirait d'affaire tant bien que mal en écrivant ses impressions sur ce que les Lausannois appelaient d'une manière peu révérencieuse l'abbaye des régents.

Honi soit qui mal y pense, pour une fête ce fut une belle fête ! Toutes les questions scolaires ou pédagogiques, comme l'on dit, ont été résolues au mieux des intérêts de l'école. A la faveur du *raccordement*, — que l'on nous passe ce style qui sent un peu le chemin de fer, — on va pouvoir passer de plein-saut de l'école primaire dans les collèges et par conséquent au gymnase, à l'académie et à l'université. L'abîme qui séparait l'instruction inférieure et supérieure est comblé ; il suffira d'un certificat délivré par la commission des écoles de Tolochenaz ou de Treyvovagnes pour avoir le droit d'accorder à son nom le titre de *stud.* Nos vœux les meilleurs pour que ce magnifique programme se réalise de point en point ; cela étant, non-seulement Lausanne, mais le canton de Vaud tout entier, ne manquerait de devenir l'Athènes de la Suisse. Il est de fait que, plaisanterie à part, l'accès de l'école primaire à l'école secondaire gagnerait beaucoup à pouvoir se faire dans des conditions plus faciles. De deux choses l'une : ou bien l'école primaire est bonne, ou bien elle ne l'est pas, et

dans ce cas il faut la renforcer pour lui permettre de préparer d'une manière efficace ses élèves à une instruction supérieure. Or, sans vouloir faire du chauvinisme, il semble pourtant que, dans la plupart des cas, pour ne pas dire partout, elle est susceptible d'aboutir à un tel résultat. Que l'on en fasse du reste l'essai loyal, et l'expérience aura le dernier mot d'une manière ou d'une autre.

Un mot encore sur la question du dessin : sans vouloir prétendre faire autant d'artistes que de savants, ce qui serait un peu beaucoup demander pour un pays tel que le nôtre, il est incontestable que plus on développera cet enseignement relégué jusqu'ici par trop à l'arrière-plan, plus aussi l'on mettra entre les mains de chacun l'outillage nécessaire à sa profession, quelle qu'elle soit, en même temps que l'on contribuera à son développement physique, intellectuel et moral. Aussi dans ce domaine convient-il d'aller plus loin que la 7^e des conclusions du rapport concernant cet objet, lorsqu'elle dit : « Dans les *contrées industrielles*, l'enseignement du dessin considéré comme branche principale sera coordonné, s'il y a lieu, avec l'enseignement des travaux manuels. »

Pour en revenir à l'ami Maurice, sa modestie bien connue l'empêchait de communiquer au *Conteur* les idées qui précèdent. Désireux de lui faire gagner son pari quand même et d'en partager le produit avec lui, attendu qu'il s'agit de plusieurs bouteilles de Villeneuve avec la gracieuse étiquette imaginée par M. Cottier, l'aimable restaurateur de la cantine de Beaulieu, j'ai pensé bien faire en vous envoyant ces quelques lignes. Je ne doute pas du reste qu'en cas de réussite complète vous ne soyez appelé à participer à la dégustation, en guise de *ressa* de la fête des instituteurs de la Suisse Romande.

NEMO.

Sous le titre : *Billet perdu*, nous lisons dans l'*Estafette*, de Paris, cette spirituelle boutade :

« A force d'entendre répéter sur tous les tons : la galanterie française se meurt, la galanterie française est morte ! je pris la résolution de la faire revivre.

« Or, je venais d'en faire le serment, lorsqu'un événement imprévu m'obligea à partir pour Dijon, où m'attendait un rendez-vous... d'affaires, s'il vous plaît.

« Je me suis mis en route, très décidément à me faire honneur de ma mission de paladin auprès des dames.

» Le diable s'en mêlait, sans doute... Je ne voyageai qu'avec des hommes. Enfin, à je ne sais quelle station, en revenant du buffet, je trouvai une jeune et jolie femme installée dans mon compartiment.

» — Bon ! me dis-je, il s'agit de me distinguer. De la politesse, de l'emprunt, de la prévenance ! Je veux n'être qu'un sot, si la dame ne se coiffe de moi. Au moins, devra-t-elle reconnaître en moi un de ces chevaliers comme l'on n'en voit plus.

» Pour le moment, la dame lisait et ne paraissait point s'apercevoir de ma présence.

» Ah ! madame, vous ne savez pas ce que vous perdez !

» Je jetai un regard dédaigneux sur mes compagnons de route. Ils ne s'occupaient pas plus de leur voisine que du grand Turc. C'est tout simple, ils n'avaient pas juré, eux, de perpétuer les bonnes traditions.

» J'attendais toujours l'occasion de placer ma haute courtoisie, lorsque le train stoppa devant une petite station. Mon inconnue ferma son livre, prit son ombrelle, et traversa le wagon. Je me précipitai pour ouvrir la portière, et je m'effaçai en saluant respectueusement. Un demi-sourire, un léger signe de tête, et elle disparut.

» Non... Je la vis aussitôt parler avec animation au chef de gare. Elle revint sur ses pas, cherchant à terre, et retournant ses poches. Un instant, elle se rapprocha du wagon.

» — Madame, dis-je avec une onctueuse sollicitude, vous avez perdu quelque chose ?

» — Mon billet, monsieur ; je croyais l'avoir dans ma main, il est peut-être tombé dans le compartiment.

» Aussitôt je m'empresse, je furète dans tous les coins, je regarde sous les banquettes... rien. La pauvre femme attendait toujours. Son air pittoresque la rendait plus charmante encore. Je m'élançai sur la voie et cherche partout, le nez sur le sol.

» Madame, nous le trouverons, il ne peut être perdu. Le voilà... non, c'est une pelure d'orange... Ah ! cette fois... non, un bout de cigarette...

» — Mais je suis désolée de votre peine, monsieur ; si le train partait !...

» Ah ! bien oui, il ne partait pas, il était parti, et je n'étais pas revenu de mon ahurissement, qu'il filait au loin. Un moment, je restai là, stupide, ne comprenant rien à ce qui m'arrivait.

» Enfin, je jetai un regard sur la jeune femme. Elle s'efforçait de prendre un air consterné que démentaient ses yeux pétillants de malice.

» Evidemment, la dame se mourait d'envie de rire.

— Que je suis confuse, monsieur !
— Comment donc, madame ! Moi, je suis enchanté !

Et vraiment, il y avait de quoi... Mes bagages au diable, et mon rendez-vous manqué !

— Cinq heures à attendre !

Une demi-journée en panne, sans chapeau, sans pardessus, dans un village perdu, seul... Seul ? Oui, car la jeune femme venait de retrouver son billet dans son gant.

Elle prit congé de moi avec un délicieux sourire. Je vais déjeuner chez des amies, me dit-elle.

Depuis lors, je ne monte jamais que dans le compartiment des fumeurs.

MARY ALIN

Au tir de Bex.

Au dernier tir de Bex, deux étrangers, dont l'un grand bel homme, vieil officier allemand, étaient entrés par curiosité dans le stand.

Surpris de voir les résultats de nos tireurs, le vieil officier s'adressa, pour le complimenter, à l'un de ceux-ci, s'informant de son grade « dans nos milices. »

L'interpellé, domestique d'une ferme des environs, flatté de la méprise du noble étranger, voulut lui expliquer longuement qu'il n'était qu'un simple soldat de landsturm et « qu'il y avait en Suisse au moins 500,000 hommes qui tiraient mieux que lui. » Remarquant qu'un sourire d'incrédulité accueillait son explication, il ajouta bravement : « Vous voyez qu'on n'a pas peur des Allemands. »

L'officier, souriant quand même : « Vous oubliez, mon ami, que si vous êtes 500,000, nous serions un million à traverser le Rhin. »

« Un million ! » répondit le Vaudois, puis après avoir réfléchi un instant : « Ça fait juste deux coups par homme. »

L'Anglais et le someiller.

On Anglais, pas dè cllião dè Payermo, que sè trovavè pè châotré, avâi déemandâ à soupâ et à lodzi dein on cabaret que sè trovavè su sa route. Stu gaillâ étai on déterminâ dào dia-blio et quand l'avâi onna niola, ma fai gâ dè devant. Cllia né que lodzâ dein stu cabaret, trovâ tant bon lo penatset que l'ein pre onna bombar-dâie coumeint se l'avâi fé dou dzo d'abayi. Ora, ne sé pas se l'eut dâi résous avoué lo someiller ; mà adé est-te que lo gaillâ, qu'étai on sans-quartier quand l'avâi bu, lài tè fot onna ramenâie su lo pifre que vouai-que lo pourro someiller étaï lè quattro

fai ein l'ai et que reste que sein re-budzi. L'Anglais, après sa pararda, s'ein va sè cutsi sein mé s'enquettâ dè l'autre què se cein avâi étai on bot et subliâvè onco on bet dè tsanson ein sè dévetesseint.

Ma fai lo leindéman matin, lo carbatier, quand sut cein que s'étai passâ, frinnè amont lè z'égras, tracé tsi l'Anglais, et lài fâ :

— « Dites-voi, mossieu l'Anglais ! vous en avez fait là d'une toute belle ; vous m'avez éterti mon someiller ; et bougre, c'est pas des badinages ! »

— « Aoh yes ! eh bien, mossieu le aubégiste, vo mettrez le gâcon su mon note ! » tot coumeint se cein avâi étai on bifetèque.

Cein ne manquâ pas ; et on momaint après lo carbatier lài baillâ la nota iô y'avâi :

Souper. 4 fr. 50

Couche 1 fr. 50

Pour avoir éterti Jean, 494 fr. —

Total : 500 fr. —

L'Anglais payâ sein renasquâ et s'ein allâ preindrè lo trein, beinhirâo d'avâi z'u afférè avoué dâi benets que lo laissivont allâ sein avâi averti ni lo dzuzo, ni lè gendarmes.

Mâ n'étiont pas tant benets què cein, kâ Djan, lo someiller n'avâi étai qu'êtoumi ; et coumeint l'étai on tot ruzâ, l'avâi fé état dè restâ mortibusse po teri ouna plionma áo godem, et l'est quatro cein noinanta quattro francs que s'est partadzi avoué lo carbatier.

Po cé prix, quand on n'est pas fiai et quand on pâo coumandâ à sa concheince, on pâo bin sè laissi bailli on péta.

La comprenetta de 'na serveinta.

On boutequi que veindâi assebin dâo vin à pot reinaissâ, avâi fé al-liettâ devant sa boutequa : Bon vin de Macon à un franc la bouteille, verre compris.

On vesin baillé on franc à sa ser-veinta po ein allâ queri onna botolhie ; mà quand l'eut lo vin et que l'eut bailli lo franc, la pourra bouéba, qu'avâi liaisu li-méma cein qu'étai écrit que devant, restâvè quie sein s'ein allâ.

— Vo faut te onco oquiè d'autro, lài fâ lo boutequi ?

— Na.

— Adon, qu'atteindè-vo ?

— Y'atteindo lo verro, repond la pernetta.

L'AMI DE LA REINE

PAR CHARLES GRANDMOUGIN.

II

Cette foule tumultueuse, ces danses hardies, ces familiarités de langage, ces cris parfois empruntés aux animaux, n'étaient pas sans griser un peu la reine. Elle allait où la poussait sa fantaisie, elle pouvait rire librement, voir une foule déchainée et exultante, se mêler aux frémissements de tous; affranchie de toutes les tutelles, elle s'épanouissait avec des exaspérations d'enfant ignorant et des joies de prisonnier délivré.

Les violons préparaient à une gavotte, quand au pied d'une colonne les deux femmes furent abordées par un Scapin, muni d'un faux nez et d'une moustache en crin, qui leur dit en nasillant avec un accent napolitain :

— J'invite oune de ces dames à la gavotte.

Deux secs mercis lui répondirent.

Il insista :

— Si ces zentilles dames, que ze soupçonne être de qualité, préséraient un quadrille, ze souis disposé de même à charmer l'une d'elles par ma compagnie.

— Cherchez ailleurs, dit Marthe.

— Et vous, ma toute belle, dit-il à la reine en lui barrant le passage.

Il se pencha vers son masque : elle sentit qu'il avait bu, le contact lui fit horreur.

— Laissez-nous, fit Marie-Antoinette avec autorité.

Comme il voulait lui saisir la taille elle riposta, vivement, par un soufflet retentissant qui fit tomber le faux nez et la moustache du Scapin.

— Morbleu ! fit celui-ci en reprenant son accent français, voilà une péronnelle qui me la paiera.

On s'était rassemblé autour d'eux.

— Me soufflez en plein bal ! criait l'homme ; me démasquer ! Nous allons vous faire châtier, mes belles insolentes !

Et il appela deux des gardes de service qui le reconnaissent pour un personnage influent, car ils s'inclinèrent.

— Menez ces deux femmes au prochain poste de la maréchaussée, commanda-t-il, et gardez-les-moi jusqu'à demain.

— Tiens, fit un Pierrot à voix basse, un des officiers de la maréchaussée.

— Mais avant de partir, ôtez vos masques ! criait le Scapin aux deux femmes.

Et il voulut leur enlever leurs loups.

Des danseurs s'interposèrent avec violence.

— Ohé ! le Scapin ! on ne démasque pas les femmes. Qui que tu sois, tu n'en as pas le droit !

— L'une d'elles m'a frappé, j'ai le droit de l'arrêter.

— Arrête-les, si tu veux, fit un Turc légèrement gris ; mais respect au beau sexe et à l'incognito !

Et, s'adressant à la foule :

— Foi de Turc, messeigneurs, la France est le pays de la galanterie et du bon ton !

— A bas le Scapin ! criait des voix. Sus au Napolitain !